

Les promesses du détour

par Francine CARRILLO, pasteure, Genève

**«Je vais faire un détour
pour voir cette grande vision :
pourquoi le buisson ne brûle-t-il pas ?»
(Ex 3,3)**

Un jour comme les autres jours. Et la tâche qui revient d'emmener les bêtes là où l'herbe est encore verte. On marche beaucoup dans le désert, on se brûle à la dureté d'une vie sans fioritures. Une vie à ciel ouvert, entièrement exposée. Sans repli possible, sinon celui d'une maigre tente qui ne décourage pas la morsure du gel, les nuits de grand froid.

Et voici Moïse, le «tiré des eaux». Plus tard, c'est aussi à travers les eaux qu'il tirera son peuple, comme pour une naissance. Il vit aujourd'hui dans ce coin de terre en étranger, depuis une mauvaise histoire de bagarre avec un Egyptien. Moïse est d'ailleurs, c'est un enfant des Hébreux, ceux de «l'autre côté», de l'autre versant des choses et qui ont vocation de «passeurs».

Un jour comme les autres, donc. Moïse garde le troupeau de son beau-père. Comme il l'a fait hier, comme il le fera demain. A l'heure de la pleine chaleur, seul l'air tremble dans ce désert du Sinaï. Les reliefs sont écrasés par le soleil et l'ombre des ravins n'offre qu'un refuge éphémère au berger comme aux bêtes.

C'est en cherchant une miette de fraîcheur que Moïse rencontre l'insolite : entre les ocres des sables, un roncier brûle, mais sans se calciner. Des flammes libres de toute fumée, du feu à l'état pur. De ces incandescences devant lesquelles on tombe en arrêt, toutes affaires cessantes. Et qui contiennent un appel.

Été. On peut partir très loin, s'aventurer dans l'inconnu, se laisser griser par des saveurs inattendues. Mais on peut aussi rester. Et vivre ici un dépaysement qui n'a pas forcément lieu en terre étrangère.

C'est en soi que le chemin est à faire. Et c'est là qu'il est le plus délicat, car là justement s'agitent les broussailles les plus anciennes.

On a l'habitude d'aller et venir dans sa vie. Et ces allées et venues nous tiennent, nous maintiennent. Mais si le temps que

l'on n'a jamais s'impose tout à coup comme une page blanche, à remplir soi-même ?

Ô la merveille et l'angoisse d'inventer chaque matin ses journées ! Et l'incontournable appel à «compagnonner» avec soi-même ! A marcher pieds nus dans sa vie pour reprendre contact avec son être profond, celui qu'on perd si facilement de vue !

Accueillir sous ses pieds le sable, la douceur de l'herbe, mais aussi le tranchant des cailloux. Se redécouvrir alors «terreux» et prendre plaisir à cette racine qui nous porte.

**«Dieu l'appela du milieu du buisson :
"Moïse! Moïse !" Il dit : "Me voici !"
(Ex 3,4)**

Des épines qui parlent ! Qui obligent à faire halte et à répondre présent ! C'est ainsi que Moïse fait connaissance avec le dieu de ses pères. Curieuse entrée en matière ! Que ce dieu-là est rugueux et peu conventionnel ! La vie après tout est ainsi. Ce n'est pas dans le lisse qu'elle est la plus vivante, mais bien dans le râpeux, dans le scabreux qui blesse et qui fait trébucher. Qui interroge aussi.

Et voici Moïse convoqué par cette «inévidence» autour de laquelle il tourne sans pouvoir en faire le tour. Que lui reste-t-il, en cette heure suspendue, sinon à se laisser appeler par ce qu'il ne comprend pas ? Et qui va lui dévoiler encore plus d'insoupçonné.

C'est son nom qu'il entend d'abord. C'est bien à lui qu'on en veut. Ce rendez-vous devait donc avoir lieu. Le désert serait-il ce lieu où l'on entend d'abord son nom ? Parce que rien, ici, ne brouille la voix originelle qui de toute éternité convoque l'humain à répondre de son humanité : «Me voici !»

Seuls les familiers du désert - ceux qui vont désencombrés dans leur vie - perçoivent ce que les autres recouvrent en cherchant ailleurs ce qui est donné tout près.

Seuls ceux qui savent se tenir proches de ce qui les brûle, sans s'y consumer, recueillent au fond d'eux-mêmes la parole d'avant tout commencement, celle qui place le fini de leur existence dans l'infini de l'amour en les nommant de leur nom.

Ecouter son nom dit par un autre est en principe un événement, un avènement de

vie. Comme une naissance qui donne lieu et place parmi les vivants. Beaucoup trop parmi nous meurent de ne plus s'entendre appelés par leur nom.

Mais on peut exercer son oreille intérieure. On peut apprendre l'écoute de cette voix incommensurable qui nous porte à être, parce qu'elle va chercher en nous ce qui peut dire «oui» sur l'ombre ou le découragement.

Et quand enfin on se risque à répondre «me voici !», c'est qu'on a été rencontré !

**«Retire tes sandales de tes pieds,
car le lieu où tu te tiens est une terre sainte.»
(Ex 3,5)**

Sur le sable brûlant, devant le roncier ardent, Moïse défait lentement les lanières de ses sandales. Un pied après l'autre, il prend contact avec ces milliers de grains de roche, paraboles d'une promesse antérieure, cette incalculable descendance promise à Abraham en son grand âge. Un pied après l'autre, il entre dans l'expérience du croire et fait sien l'héritage de ses pères. Pour découvrir qu'on peut être chez soi en plein exil, quand la rencontre a lieu et que l'appel se fait terre et plus encore «terre sainte» sous les pas du pèlerin.

La terre est sainte, parce qu'elle est découpée sur ce qui aliène. S'y dessine la vocation à exister, à se porter hors de ce qui retient dans la mort. Ce n'est pas le lieu qui est saint (on sait trop ce que cachent de perversion les «lieux saints»), non, la sainteté n'a pas de lieu, sinon en l'humain, à l'instant exact où il est traversé par la fulgurance d'une révélation qui le donne à lui-même en lui indiquant où il est attendu. C'est dans ce don qui abrite une attente que

Moïse fait désormais sa maison. Voilà que lui, l'émigré d'un ailleurs toujours menacé, est invité à s'établir ici, dans la certitude d'être recueilli par la haute tendresse qui l'envoie.

Quand été nous vêt de légèreté, qu'est-ce donc qui est encore à retirer, sinon ce voile subtil qui nous sépare de nous-mêmes et fait que nous sommes les spectateurs déconcertés ou atterrés de nos vies ?

On serait tenté de croire que c'est en rajoutant des couches ou en colmatant des brèches que l'on se construit, mais la sagesse enseigne l'inverse.

C'est vers le simple, le non-mélangé qu'il faut aller. Vers ce qui porte à l'unité

et à l'humilité. Et cela ne va pas sans tailler, sans émonder, sans trancher dans les liens par lesquels nous sommes mal attachés.

Point n'est besoin de déménager. C'est son propre espace qu'il faut redessiner, la distance d'avec les autres qu'il faut révisiter.

Oser seulement se déchausser, car on n'approche jamais autrement de la braise qui rougeoie au centre profond de soi.

«Qui suis-je pour aller vers Pharaon et faire sortir d'Égypte les fils d'Israël ?»

(Ex 3,11)

«**J'** ai vu la misère de mon peuple en Égypte.» Moïse n'est pas sûr de bien entendre. C'est qu'il est habitué à un dieu qui habite les hauteurs et peu porté à veiller sur la douleur. Dieu, jusque-là, c'était du flou dans sa vie. Une rumeur, une vague mélodie. Qui lui revenait les soirs de mélancolie, quand il se souvenait des jeux de son enfance sur les bords du Nil.

Or ce qui arrive à son oreille est renversant ! C'est un ouragan d'amour, comme une immense compassion. Un dieu à peine croyable, torturé, anéanti par ce qu'il a vu sur les chantiers d'Égypte. Et qui ne peut rester en place, cette place divine dont il n'a que faire, mais à laquelle tant de gens continuent de l'assigner.

Voilà ce que Moïse entend sur le sable ardent, devant le roncier vibrant. Il entend le dieu qui descend à hauteur d'homme, il entend cette présence tellement présente à la souffrance et tellement décidée à la délivrance. Il l'entend arriver dans sa chair et il tremble devant cette incarnation. «Pourquoi moi ?» Que la brûlure cesse, que l'appel se détourne et le rende à son tranquille aujourd'hui !

On aimerait que vivre aille de soi. Que la vie coule chaque matin comme une eau fraîche ou un ciel bleu ! Que les cailloux fondent en nous et que l'amour réponde présent ! On aimerait aller dans ses journées le cœur accordé et les gestes libres, dans la tranquillité d'être celui ou celle que l'on est, tout simplement.

Mais il faut se rendre à l'évidence : dans l'ordre du monde, ce qui vient d'abord, ce ne sont ni le bien ni la justice.

Mais plutôt le sombre qui assombrit les visages. Et la violence qui biffe chaque jour des existences humaines et des ethnies entières.

C'est que toute émergence de la vie est arrachement à cette boue du désordre qui menace toujours de recouvrir nos élans et nos générosités, faisant de nous des êtres improbables. Qui suis-je ?

On se construit toujours en se cognant. A des parents, à des lois, à des événe-

ments. Et c'est ce combat qu'il faudrait apprendre à ne pas esquiver. Nous y sommes de toute façon envoyés. Par la voix embuissonnée dans les épines. Celle qui a foi en nous jusqu'à réchauffer nos frilosités et ranimer notre élan à protester

contre l'inhumanité dont nous sommes tous traversés.

On voudrait parfois que cette brûlure cesse, mais on n'esquive pas sans dommage cette incandescence, car c'est elle qui veille sur notre capacité à demeurer humains.

**«Dieu dit à Moïse : «JE SUIS QUI JE SERAI.
Tu parleras ainsi aux fils d'Israël :
JE SUIS m'a envoyé vers vous.»
(Ex 3,14)**

Moïse est toujours là, pieds nus avec sa question ! Et la réponse qui vient est pour le moins déconcertante. Ce n'est pas un nom, mais un souffle ! Ou plutôt une manière d'être ! YHWH... quatre consonnes inarticulables, empruntées au plus essentiel des verbes : *être*. Quatre lettres incandescentes, prises sur leurs sœurs de l'alphabet hébraïque pour signifier l'ombilic de la vie, l'origine de ce souffle qui porte le cri du nouveau-né et recueille l'agonie du mourant, au terme d'innombrables traversées du corps.

Ce n'est pas un nom, car ce dieu ne se laisse pas prendre au piège des appellations contrôlées. Mais c'est pourtant un nom, car il donne envie d'en savoir plus, il demande qu'on l'interroge. Il laisse surtout entrevoir à Moïse ce que tout humain devrait pouvoir entendre un jour : que sa vie est visitée, et qu'il est appelé à sortir du «même» vers le pays de l'«autre» où la rencontre se fait événement dans le déploiement d'une parole humaine qui consent à dire «je» en écho à la voix divine qui le traverse.

«Je suis qui je serai»... Je suis la vie dans tous ses états, à tous les temps. Celui qui est, qui était et qui vient. Je suis avant vous, après vous, avec vous, et c'est à décliner cette simplicité que j'aimerais vous convier !

«Je suis»... c'est là mon nom d'âge en âge. Il porte toute mon envie de vous voir en vie, il est mon pas à pas avec vous, mon jour à jour, mon infini d'amour !

Nous ne sommes plus simplement seuls, pliés sur nos colères ou nos amertumes. Mais reliés à plus grand, à plus large que nous et qui est un appel à être.

L'étonnement peut avoir lieu au détour d'une conversation ou d'une lecture. Il arrive aussi qu'on se laisse emmener par le timbre d'une voix ou la brillance d'un regard qui soudain nous délivre de nos rigidités et nous ouvre à une neuve porosité.

Vient alors ce que nous n'avions pas entendu. Que nos impasses pourraient se faire passages vers une autre profondeur,

vers une neuve rencontre, si nous osions enfin nous risquer sur l'autre versant de nous-mêmes.

C'est là, au désert de nos représentations, sur le sable du non-savoir et dans l'absolue nudité du croire, que nous attend la Présence vive, celle qui travaille le désir et nous donne de vibrer au mystère d'être en vie.

C'est elle qui souffle ce que, dans notre incrédulité, nous peinons à entendre : que nous sommes attablés de naissance au festin de la vie et qu'il suffirait de peu pour que la promesse devienne éblouissement...

F. C.